

Méditerranée, gardienne de sagesse

Birou A.

La mer Méditerranée

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 19

1973
pages 58-71

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010512>

To cite this article / Pour citer cet article

Birou A. Méditerranée, gardienne de sagesse. *La mer Méditerranée*. Paris : CIHEAM, 1973. p. 58-71
(Options Méditerranéennes; n. 19)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Méditerranée gardienne de sagesse

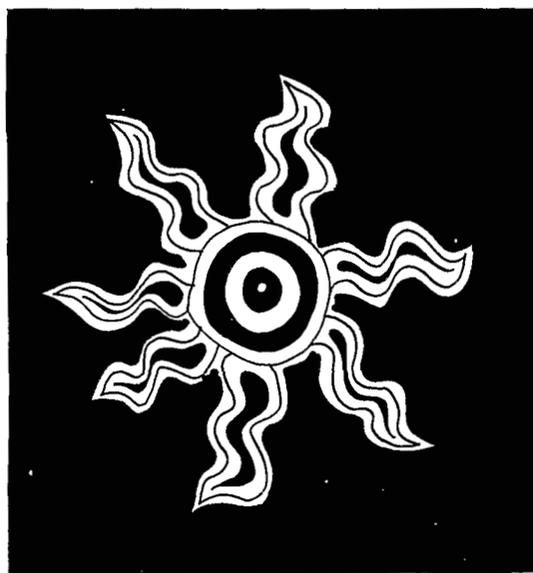
Même quand on est un fils de la Méditerranée égaré plus au nord, même si l'on se sait tout imprégné des parfums de garrigues et de culture latine, juive et grecque, il faut une grande dose d'ingénuité pour parler encore (et à qui ?) de cet espace culturel, de cet univers de civilisation et de l'ordre des valeurs qui a prévalu dans ce ciel. Certes nous savons qu'il y a eu de nombreuses civilisations méditerranéennes et même encore sous la commune façade d'une anonyme société industrielle, que de ports et de villages, que de pêcheurs et d'artisans, que de chants et de prières, que d'églises et de mosquées, que de cultes et de croyances, que de souks et de ramblas si différents les uns des autres !

Toutefois, tout autour de cet anneau constitué par une mer intérieure commune, il serait possible d'aller y récolter quelques mêmes interrogations fondamentales sur les raisons qu'ont les hommes de vivre, car ces diverses cultures avaient toutes une certaine manière de poser des questions sur le sens de la vie et de poser peut-être l'unique question, même si les réponses étaient parfois assez différentes. Le fait nouveau c'est que *ces questions ont disparu* avec l'apparition d'une nouvelle manière de valoriser l'existence par l'action, par la puissance et par la démesure, dans nos civilisations industrielles et prométhéennes.

ARGUMENT POUR UN TRAITÉ QUI N'A PAS VU LE JOUR

Quand je m'étais imprudemment engagé à écrire pour cette Revue dont le nom même est un acte de foi et d'espoir, je me croyais fort d'un certain nombre d'intuitions et d'expériences que je pensais développer. Je voulais parler, sans doute en contraste avec le nordique toujours actif et inquiet, de l'homme méditerranéen, situé à la fois dans une terre et un terroir très particulier, regroupé en cités diverses faisant face à une mer et à un ciel qui lui sont propres. Et il y avait alors à écouter le permanent dialogue de cette terre, de cette mer et de ce ciel, à être attentif à leur secrète alliance pour deviner quelles pensées habitent le cœur des hommes d'un tel espace.

Puis il y aurait eu sans doute à montrer quelles harmonies vécues et quels rythmes profonds se sont là progressivement expérimentés pour créer un œcumène qui soit la demeure reconnaissable des hommes. Toute une longue analyse aurait souligné la



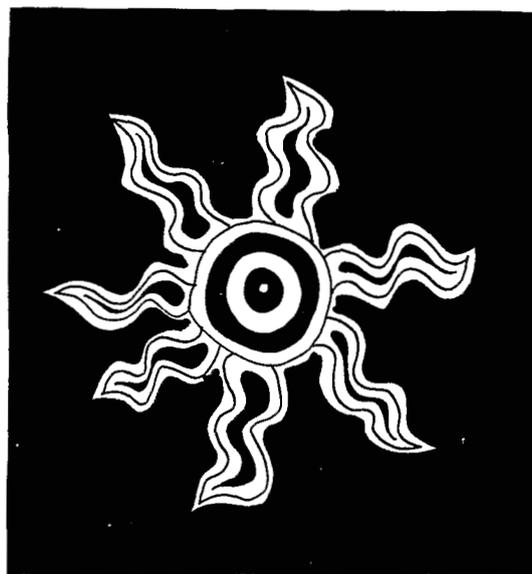
c. v.

priorité du savoir habiter sur le vouloir produire, l'art d'être accordé au monde et aux autres avant (ou au lieu) de dominer le monde et les autres. Par quelle entente intérieure avec la lumière de l'espace, l'homme s'éprouve-t-il et se prouve-t-il libre ? Et comment les chemins de la libération ne sauraient être au bout des brumes et des envasements de la vie quotidienne, mais dans l'immédiateté cristalline d'une existence sobre et juste, toute de lumière.

Puis nous aurions aimé faire voir que la Méditerranée est un espace à la fois défini et ouvert, un site d'élection où les dieux se sentent chez eux et où les hommes sont des parents des dieux, éprouvés par leur aventure terrestre. Et de l'extériorité barbare attirée par cet espace à l'intériorité liquide et lumineuse, naît un sens de la vie, une signification de l'être au monde de l'homme. D'un côté de la frontière des Barbares toujours menaçant et qui sont des envahisseurs fascinés et, en dedans, l'autre frontière qui n'est pas une limite, une menace ou un viol, mais une incessante ouverture et un continuuel appel : la mer, espace sans contrainte, carrefour des continents, des civilisations et des peuples, la mer que l'on sait au milieu des terres et où tout départ est une invitation au voyage pour aller vers d'autres hommes qui ne sont pas totalement inconnus, vers d'autres méditerranéens reconnus comme tels.

Comment dans la partie orientale de ce grand bassin s'est formé progressivement une pensée, un savoir faire et une Raison ? Quelle est la nature de cette pensée selon qu'elle naît égyptienne, chaldéenne ou babylonienne ? Comment elle est plus esthétique en Grèce et plus éthique en Israël. Les temples grecs sont si beaux, si purs et si simples dans la lumière que les dieux ne sauraient les abandonner. Et Yahvé lui-même se veut présent dans l'arche au cœur du Temple de Salomon. Quelles autres civilisations auraient ainsi appris à vivre en amicale familiarité avec les dieux ? Quels autres peuples ont eu la révélation de l'homme et de la priorité absolue du juste rapport de solidarité avec tout être humain ? Il fallait sans doute une certaine connivence des cœurs pour entendre ce message divin.

Et pour ne pas être partial, nous devrions aussi dire tout ce que la Méditerranée doit aux univers qui l'entourent et qui l'ont pénétrée et fécondée de leurs richesses multiples : la profonde Asie surtout, mais aussi la brûlante Afrique et la remuante Europe. Mais alors quelle aventure pour quelle Histoire ! Car il y aurait à étudier toutes les circulations d'hommes, de techniques et de cultures, les mouvements des idées, les multiples forces tourbillonnantes



c. h.

qui se sont affrontées dans cet espace avec les grands axes de fixation et les grands points de cristallisation.

Assez effrayé par les grands horizons que j'avais ouvert témérairement, je tombai par hasard sur cette phrase de Charles MORAZE bien propre à décourager toute poursuite : « Savoir ce que nous devons à l'Afrique, aux peuples de la mer, saisir ces recroisements et ces confluences efficaces qui désignent l'Egée pour un printemps et l'effondrement tectonique du couloir palestinien pour un autre — et faire cette étude, non au hasard des carrières ouvertes pour les nécessités de la construction industrielle moderne, mais systématiquement pour l'étude de l'humanité — tel est le premier devoir. Alors peut-être découvrirons-nous les vraies étapes de la formation de la pensée méditerranéenne. » (1)

INTERMÈDE POUR UN AMI

Mes larges réflexions riveraines en étaient arrivées à ce goulet infranchissable. Alors mon cœur a pris un autre chemin, a exploré d'autres pistes. Comment se fait-il que ce monde méditerranéen ait été marqué un moment par la Diaspora juive et qu'il soit en si peu de temps devenu à peu près totalement chrétien ? Mon regard s'est alors tourné vers ce peuple esclave qui s'évade de l'impérialisme égyptien pour aller, durant quarante ans, à la quête d'une Terre Promise.

Cette expérience de libération appuyée sur la Force de Yahvé, la dure pédagogie de la marche vers une patrie terrestre, l'apprentissage de formes de gouvernement non totalitaire ont acheminé Israël à mettre en œuvre une politique absolument originale et dont il oubliera plus tard les leçons : tout pouvoir politique est relatif à un service du peuple. Il ne saurait être absolu et il doit être limité. Le prophète a un rôle socio-religieux et socio-politique considérable pour servir de contre-pouvoir. Il rappelle la justice, il est le recours des faibles et la voix des opprimés.

Je me disais qu'une telle expérience historique unique et fragile, avait déjà mis un sens d'orientation de l'histoire. Yahvé pousse un peuple sans cesse en avant en dehors de lui-même. Les cycles d'éternel retour sont rompus : le passé est significatif du présent et le présent est chargé des promesses d'un avenir meilleur.

(1) Ch. MORAZÉ : *Essai sur la civilisation d'Occident* (A. Colin, 1950, p. 143).



L'idéal de l'homme ce n'est pas le sage qui contemple l'ordre du monde, mais le prophète qui dit une parole aux autres, au Roi aussi bien qu'au peuple, au nom de Dieu, pour faire prévaloir la justice et l'esprit de la Loi, pour inciter la communauté à agir différemment et pour faire ainsi devenir un avenir plus juste.

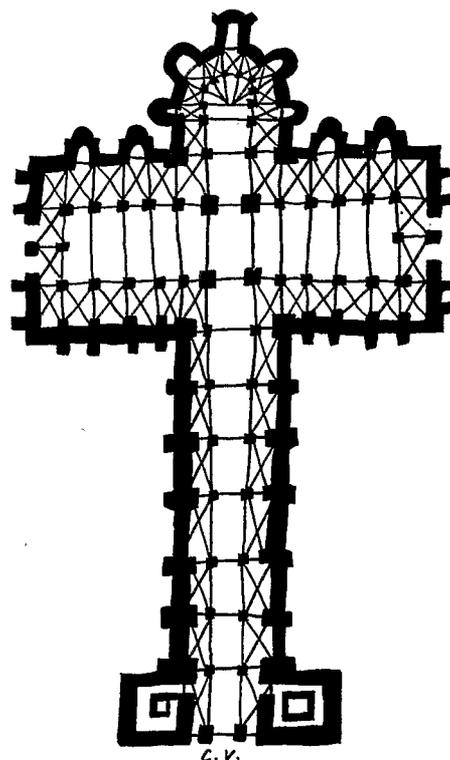
Je pensais qu'il y avait là une étrange leçon pour notre temps où l'Etat est de plus en plus le tout absolu, déterminant l'ensemble de l'existence sociale. Quelle force supérieure à l'Etat lui-même peut débloquent les institutions et obliger celui-ci à ne pas se constituer en système exclusif, en totalitarisme d'asservissement des hommes ? Et je m'imaginai que le peuple juif pouvait peut-être encore nous enseigner quelque chose, non pas ces juifs trop bien installés dans leur Terre promise après en avoir chassé les Philistins, mais ces éternels Israélites agréables aux yeux de Yahvé qui sont toujours en partance vers des Terres nouvelles, ouverts à un au-delà qui est le meilleur d'eux-mêmes.

Mais quel écart, me demandais-je, existe entre les attentes messianiques juives d'un royaume temporel privilégié et exclusif et la réponse inédite, surprenante, donnée par ce Jésus de Nazareth, le fils du charpentier ? J'allais suivre ainsi, avec le phénomène unique du christianisme, une toute nouvelle trajectoire qui en quelques siècles changera le visage humain de la Méditerranée et orientera de façon décisive le devenir du monde.

J'en étais là de ma démarche d'exploration des valeurs méditerranéennes, ruminant des multitudes de pensées encore mal formées quand soudain est venu frapper à ma porte intérieure un très vieil ami, presque l'autre moi-même. Je ne l'avais revu depuis de longues années et je n'en gardai que la mémoire profonde.

C'est avec lui pourtant que j'avais parcouru les chemins des pures églises romanes de Catalogne, que j'avais pérégriné vers Assise et visité les ruines de la Rome romaine et chrétienne. Ensemble nous avons admiré les merveilleuses architectures grecques de Sicile, Taormina, Syracuse, Agrigente, Sélinonte ; et plus tard découvert cette Grèce qui était si chère à son cœur.

Nous avons aussi en commun cherché sur les pentes du Liban les rares survivants des cèdres de Salomon et nous avons eu le même étonnement devant les gigantesques monuments de Baalbeck. Nous avons encore fait bien des pèlerinages à d'autres sources où nous n'irons pas boire aujourd'hui, depuis les mosquées de Kairouan jusqu'à celles de Cordoue ou de Grenade en passant par Tlemcem et



Fez, depuis Carthage jusqu'à Séville et dans les temps si variés de toute leur histoire.

Nous nous embrassâmes avec cette chaleur cordiale des méridionaux et aussitôt je lui expliquai mon désarroi. Ayant beaucoup dialogué avec lui, il connaissait mon amour pour son pays d'adoption, la Grèce. « Je t'ai apporté précisément, me dit-il, quelques méditations de mes heures de loisir. Je te les laisse et tu peux les utiliser si elles savent te servir. » Nous parlâmes de souvenirs et de nouvelles récentes.

Et quand il s'en fût, tard le soir, je m'empressai de jeter un coup d'œil sur ses notes éparses. Elles me saisirent aussitôt et je ne pus m'en détacher avant d'en avoir achevé la lecture. Mais du coup, elles rendaient vaine la poursuite de mon travail. Comme chacune de ces notes constitue un tout par lui-même, je ne les modifiais pas et je les donne telles quelles à l'appréciation du lecteur dans un certain désordre apparent. Mais chacun découvrira le fil intérieur qui les lie et les anime. J'appellerai cette suite :

CÉLÉBRATION DE L'ÂME GRECQUE

La belle Pandore

Elle fut créée par Minerve déesse de la Sagesse, qui la doua de toutes les grâces et de tous les talents. Zeus lui fit cadeau d'une boîte où tous les maux humains étaient renfermés et il l'envoya sur terre au premier homme, Epiméthée, qui la prit pour épouse.

Pandore, la première femme, dans la fraîche beauté de son jeune corps tout neuf, apporte avec elle tous les maux. L'homme croit quelle possède tous les biens ; il ouvre la boîte fatale et voici que les peines, la dure fatigue, les maladies douloureuses et la mort se dispersent par le monde. Comme le dit Hésiode, « Seul l'Espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison ». Il ne s'envole pas au dehors « car Pandore avait aussitôt remis le couvercle, *par le vouloir de Zeus* ».

Ainsi déjà les anciens grecs avaient reconnu qu'un destin irréversible empêche les hommes de se faire dieux. Mais il reste l'irrépressible espérance qui ne saurait finir de naître en nouveaux messianismes et en continuelles utopies.

**

Dialogue post-socratique

Diogène :

Dis moi, divin Socrate, toi qui connais les hommes, ne penses-tu pas qu'ils ont toujours peur d'être seuls face à leur destin ? Ils marchent vers leur avenir en colonnes serrées comme des fourmis processionnaires, sans se préoccuper de savoir où ils vont. Si cela continue de la sorte, dans quelques siècles ils seront des troupeaux de moutons et dans quelques autres des pantins anonymes, interchangeables, mus par des mécanismes cachés.

Socrate :

Ecoute, cynique Diogène, tu sais mieux que moi, avec ton seul tonneau, de combien d'inutilités et d'agitations l'humanité cache sa vacuité centrale. Les hommes ont peur de se connaître et ils éparpillent leurs savoirs pour mieux s'y perdre de peur de se trouver en face d'eux-mêmes. Je l'ai déjà dit à Calliclès, leur âme insatiable est un tonneau troué semblable au tien. Ils croient que la somme de leurs sciences toujours plus nombreuses fait grandir en sagesse. Ils n'ont pas compris que le bien réside dans les justes rapports des êtres, les bonnes proportions des choses. Et le subtil Calliclès lui-même était trop soucieux de réussir pour saisir le sens humain d'une telle modération.

**

Antigone toujours vivante

Créon avait interdit d'ensevelir le corps de Polynice. Antigone a eu le courage de désobéir et par pitié envers son frère, elle a répandu un peu de poussière sur le cadavre.

ANTIGONE*Créon*

Et malgré cela, tu as eu l'audace de transgresser ces lois ?

Antigone :

Oui, car ce ne saurait être Zeus qui a promulgué pour moi cette défense et Diké (la Justice) n'a pas établi de telles lois parmi les hommes ; je ne croyais pas non plus que ton édit eut assez de force pour donner à un être mortel le pouvoir d'enfreindre les décrets divins, qui n'ont jamais été écrits et qui sont immuables... ils sont éternels » (Sophocle : Antigone, v. 449 et sq.)

A la voix d'Antigone fait écho aujourd'hui celle de Soljenitsyne nous disant que notre justice humaine n'est pas un principe suffisant pour construire une Société : il en faut une autre supérieure à nous : « Oui, mais pas la nôtre que nous inventerions pour la commodité de notre paradis terrestre ; l'autre justice, celle qui a existé avant nous et qui est en dehors de nous et en soi. Nous, ce que nous devons faire, c'est la deviner ». (Août 1914.)

Tous ceux qui, à la suite d'Antigone « ne sont pas nés pour partager la haine, mais offrir l'amour en partage » savent que la source de cette loi d'Amour est au-delà de la justice des hommes.

*
**

La compassion d'Héraclès

Durant sa vie terrestre, Héraclès opère d'abondants et d'étonnants travaux. C'est lui qui délivre Prométhée enchaîné, en tuant le cruel vautour qui rongeaient sans trêve son foie renaissant. C'est lui encore qui étouffe Antée, le terrible géant qui avait promis à Neptune de lui bâtir un temple avec des crânes humains. C'est lui aussi qui prend sur ses épaules le poids de la terre, pour soulager Atlas, image de l'humanité écrasée par sa condition terrestre.

Aussi après sa mort, les dieux pour le récompenser de ses peines en faveur des hommes, lui offrirent-ils d'épouser Hébé, symbole de l'éternelle jeunesse.

Avec les lourds romains déjà, Héraclès devient symbole de la force contre les éléments naturels en se faisant Hercule. Mais pour l'âme grecque, ses principaux exploits sont accomplis avec une secrète compassion pour *défendre les hommes*, menacés par des forces étrangères et hostiles.

*
**

Le Gorgias de Platon a pour sous-titre « De la rhétorique ». Et c'est bien dommage, car seuls le lisent encore de rares professeurs d'histoire de la philosophie. En réalité, ce traité fameux est plus l'art de bien se conduire que de bien parler. En particulier, une grande partie du dialogue entre Socrate et Calliclès est l'éternel dialogue entre la politique de la raison et la raison politique. Certes les politiques vécues sont toujours différentes des politiques souhaitées. Mais à Calliclès qui fait valoir les arguments de la force, de la violence et de la puissance, Socrate

devra toujours opposer la supériorité du bien, du juste, du raisonnable.

Un autre enseignement de ce dialogue célèbre c'est qu'une croissance illimitée est impossible dans la nature d'un mode fini. Comment se fait-il que nous l'ayons si complètement oublié et qu'il faille un « club de Rome » et les recherches très coûteuses du plus prestigieux Institut scientifique du monde pour nous le rappeler ?

Et Platon nous apprenait en même temps que, si l'univers repose tout entier sur la mesure et l'équilibre, sources de l'ordre, il en va de même dans la cité des hommes. Dès lors, il faudrait bien une autre conférence de sages pour nous alerter sur les justes rapports sociaux et politiques : là plus qu'ailleurs l'on doit chasser la démesure, neutraliser la volonté de puissance, supprimer toute ambition de dominer. Mais quels Titans peuvent encore s'atteler à un tel travail ?

**

Dans le fameux dialogue de *Prométhée enchaîné* d'Eschyle,

Prométhée déclare : Oui, j'ai délivré les hommes de l'obsession de la mort.

Le Coryphée : Et quel remède as-tu donc découvert à ce mal ?

Prométhée : J'ai installé en eux les aveugles espoirs.

Le Coryphée : Quel puissant réconfort ce jour-là tu as apporté aux mortels !

Prométhée : J'ai fait plus cependant, je leur ai fait présent du feu.

Le Coryphée : Quoi ! le feu flamboyant est aujourd'hui aux mains des éphémères ?

Prométhée : Et de lui ils apprendront des arts sans nombre.

Le Coryphée : Ce sont là des griefs pour lesquels Zeus...

Prométhée : ... m'inflige cet opprobre sans laisser de relâche à mes maux !

Plus que jamais l'humanité vit d'aveugles espoirs au point que les hommes, absorbés par la possession du monde, semblent avoir perdu le souvenir de la mort. Depuis deux ou trois siècles, les arts sans nombre qu'ils apprennent leur donnent l'illusion non seulement de posséder le monde, mais d'être désormais des dieux qui partent à la conquête du ciel, avec le feu qu'ils lui ont dérobé. Ce feu du ciel, ce sont les immenses pouvoirs techniques qui donnent à quelques groupes élus une emprise toujours plus gigantesque sur la nature et sur les socié-

PROMÉTÉE

tés. Mais ces moyens d'être hommes sont devenus des fins de vivre.

Les *aveugles espoirs* consistent aujourd'hui à croire que l'humanité va pouvoir arriver, par le seul développement des puissances mises en branle et par la technique elle-même, à fabriquer une société nouvelle parfaitement heureuse et enfin réconciliée.

Ainsi il a fallu notre époque pour que le mythe de Prométhée trouve son accomplissement. Etrange monde qui a même oublié que ce mythe fut énoncé à Eleusis, il y a presque 25 siècles et qui de la sorte en réalise plus profondément la prophétie !

*
**

Comme il serait instructif de reprendre aujourd'hui et d'appliquer à l'homme actuel le *mythe de Tantale*. Nous avons été visités par de nouveaux dieux qui sont la puissante technique et la jouissance de tous les biens désirables. Mais nous leur avons jeté en nourriture les membres de nos propres enfants. Nous avons sacrifié l'humain à notre idolâtrie.

Un Zeus inconnu nous a précipité dans le Tartare d'un tourment infini, où nous sommes en proie à une faim et à une soif dévorantes qui n'ont ni satisfaction, ni terme. Ainsi nous nous sommes perdus sans comprendre pourquoi et sans même en avoir conscience.

*
**

Bienveillantes Furies

Il est curieux de noter que les Erinnyes (les Vengeresses) sont les mêmes divinités féminines que les Euménides (les Bienveillantes). Elles sont appelées Furies et promues à la vengeance quand elles sont chargées de faire respecter l'ordre dans le monde et particulièrement de punir tous ceux qui outrepassent leur droit aux dépens des autres.

Ce sont ces mêmes génies, vengeurs de crimes, ennemis de l'anarchie qui deviennent des génies protecteurs de l'ordre social quand on veut les apaiser en implorant leur bienveillance.

Les sociologues qui analysent le jeu des forces et les conflits sociaux devraient bien tirer quelque leçon de cette mythologie pour éviter d'être au service de nouvelles idéologies.

*
**

L'éternel Sisyphe

Les étoiles sont faites pour rester lointaines, inaccessibles, établies dans le ciel. Quand on les fait tomber sur la terre, elles trahissent toujours notre attente.

L'accès immédiat au Paradis perdu est un refus de la nécessité de vivre et une peur clandestine de mourir.

L'utopie est la quête d'une société transparente dans la contingente territorialité de l'être au monde de l'homme. Ayant perdu le sens d'une route supérieure, ce dernier ne peut comme Sisyphe que rouler éternellement vers le sommet de la montagne de son Désir le rocher de ses espérances qui retombe toujours.

*
**

Perte de direction

Il y a quelques siècles encore, la Méditerranée était toute orientale, c'est-à-dire inquiète à la fois d'unité, de vérité et d'amour. Les philosophes y sont mystiques depuis Platon jusqu'à Ramon Llull et les poètes y sont des sages, depuis Homère jusqu'à St Jean de la Croix, en passant par Dante. En se technicisant par nécessité et sans savoir pour quel projet réellement humain, la Méditerranée s'occidentalise terriblement et se « désoriente ». Elle ne sait plus ce qu'elle a signifié, ni quel message elle pourrait encore transmettre. Le pétrole la pollue de toutes parts ; les instruments de guerre la sillonnent ; les côtes sont prostituées à des promoteurs sans scrupules et des multitudes de blanches larves nordiques obstruent le sable des grèves...

*
**

Le logos grec est à la fois Parole et Raison. Mais c'est une parole universelle avant la division de langages qui vont multiplier les raisons contradictoires de vivre. Nous avons plus que jamais besoin de revenir à ce logos originel, préalable à nos savoirs sectoriels et « suffisants », pour retrouver le sens humain total qui constitue le seul langage universel. Car les hommes ne s'écoutent, ne s'entendent et ne se comprennent que s'ils se reconnaissent humains les uns par rapport aux autres et les uns par les autres.

*
**

Toute parole demande raison. Et il n'est aucun discours technique ou scientifique qui ne soit une secrète volonté de puissance. C'est pourquoi il doit dire quel pouvoir il cache. Il faut qu'il se soumette à une Raison plus générale de vivre en humanité.

*
**

La langue grecque correspond sans distance à la pensée et celle-ci ne saurait se draper de mots confus pour simuler la profondeur. Toute parole est comme une eau transparente que pénètre la lumière et dont on voit le fond même s'il est inaccessible.

*
**

Langage universellement humain

Socrate, juste avant de boire le poison, réfléchissant sur sa mort toute proche dit à Criton : « Sache-le, mon ami, l'incorrection du langage n'est pas seulement l'incorrection contre le langage même; elle fait encore du mal aux âmes ».

Dans le Babel des langages techniques actuels, provenant du miroir éclaté de la Raison quel nouveau Socrate pourrait nous apprendre la correction d'un langage commun à tous les hommes? Il y faudrait une maïeutique plus puissante pour faire accoucher les esprits à la vérité actuelle sur l'homme et son destin. Mais comme l'explique Socrate lui-même dans le Théétète, aider à accoucher n'est pas engendrer. « J'ai, en effet, même impuissance que les accoucheuses.. Enfanter en sagesse n'est point en mon pouvoir ».

Et les hommes d'aujourd'hui, forts de leurs savoirs partiels, ont laissé avorter les germes du vrai savoir. Il n'en ressentent plus les douleurs d'une gestation intime; ils ne souffrent pas de la quête d'une sagesse de vie. « Je connais alors qu'ils n'ont de moi aucun besoin » répond Socrate.

*
**

Le tonneau de Diogène est encore un bel espace ovale, fait de solide châtaignier par des mains industrielles. Diogène dans son tonneau ne peut en vérité « chercher un homme » qu'avec cette protection humaine pour le dénuement de sa propre humanité, telle la coquille de la noix pour la tendresse du cerneau.

*
**



L'agora est un vide autour duquel s'établissent les demeures des hommes pour que des visages puissent s'y faire face. Ainsi c'est leur assemblée qui fait la cité. Mais dès qu'il n'y a plus de place publique pour se retrouver ensemble, les immeubles, les rues et tout l'espace deviennent le lieu exclusif des réseaux sans fin qui prennent chaque homme pour en faire un urbain. La ville moderne, qui ne sait pas créer d'espace humain pour une respiration culturelle commune, se tourne en grande prison où chacun bute aux barreaux immédiats de sa grégaire solitude.

*
**

Il n'y a de beauté que contemplée. Car si elle surgit, telle une apparition, c'est qu'elle est, quelque part entre nous et les choses, l'éternité même rendue sensible. Qui veut s'en emparer et se l'approprier en détruit le message libérateur.

La beauté a certes un pouvoir extrême de libération intérieure ; mais c'est à condition de savoir s'arrêter devant elle pour se laisser prendre par l'Amour infini qu'elle révèle. La contemplation est une attention extrême à cette ineffable Présence qui ne saurait évacuer les devoirs quotidiens, mais les illumine tous au-dedans...

*
**

Athènes : lieu où le monde réel, par sa splendeur même, suscite les statues de Phidias et les corps des éphèbes. Mais ce monde à son tour reçoit de cette double beauté humaine une nouvelle lumière qui retient et diffuse celle dont l'éclat éblouit le ciel.

*
**

Rêve éveillé : Des maisons serrées sur une pente, aux toits plats de tuiles rondes, avec des terrasses sur la mer. L'éclat des murs très blancs tâchetés de bleu n'est interrompu que par quelques treilles qui jettent une ombre parcimonieuse sur le sol. Dans les anfractuosités des murailles de soutènement, se posent les larges tâches noires des figuiers sauvages. Je suis seul en cette après-midi trop chaude à « être dehors » et à regarder l'espace. Cette immobilité absolue des choses est absence de toute action, mais au cœur de ce calme d'été mûrit lentement une action toute intérieure aux choses. Et soudain, attentive à en approfondir le rêve, la rouge grenade d'un Amour infini éclate sous le poids d'un soleil implacable.

*
**



Orphée

Antiromantisme : L'homme des bords de la Méditerranée ne saurait être un romantique : la netteté des choses, le contraste du noir et du blanc, de l'obscurité et de la lumière, la juste séparation de la terre et de l'eau, la différence évidente du clair et du trouble, du pur et de l'impur se reflètent dans les esprits et dans les cœurs par un souci de clarté intérieure.

Le Méditerranéen n'aime pas les confusions, les clairs-obscurs, ni ces paysages brumeux et troubles où la chair exaltée se prend à aimer Dieu et où l'esprit se complait à s'éprouver charnel. Le consentement à cette coexistence et à ces mélanges demande d'autres cieux continuellement chargés de grands nuages et des mers toujours houleuses où les vagues furieuses vont sans cesse à l'assaut des récifs.

*
**

Ermitages de Méditerranée : Autrefois l'ermitage et l'ermitage étaient parfaitement inutiles : ils ne servaient vraiment à rien et pourtant ils étaient au service de tous, car ils étaient nécessaires à la communauté des hommes qui se sentaient animés, soulevés et comme appelés par leur proximité vers une lumière et une vérité plus hautes. Aujourd'hui, non seulement la vie contemplative n'est pas comprise comme telle, mais elle est même ridiculisée par la collectivité qui n'y voit qu'aliénation et trahison.

*
**

Ne pas chercher la possession, car l'homme se perd dès qu'il se replie sur soi ; il doit consentir à être privé de ce qu'il désire pour trouver secrètement ce qu'il cherche.

Orphée perd Eurydice parce qu'il jouit de la voir et ne sait pas la regarder pour elle-même. Niobé perd ses sept fils et ses sept filles parce qu'elle en vante le nombre en raillant la trop peu féconde Léto. Chacun voulant jouir de ce qu'il croit posséder est absent à l'autre en face de lui en se repliant sur lui-même. Orphée et Niobé se perdent l'un et l'autre en cherchant à sauver ce qu'ils ont.

*
**

Un rien nous fait défaut. Nous sommes poussés en avant dans un désert infini sans savoir vers quel but. Et tout nous manque, dans l'extrême abondance elle-même, parce qu'une toute petite est absente ; un rien nous fait défaut : un sourire offert, une

mesurer par eux et trouver de la sorte sa juste mesure. Avoir ainsi le sens des limites, c'est accepter de ne pas se prendre pour un dieu. Se sachant spirituellement infini, c'est se vouloir éthiquement fini, c'est-à-dire reconnaître les exactes limites de sa puissance, particulièrement face aux autres. Car par la rencontre de tous les autres qui m'entourent et me pressent, je suis obligé en les reconnaissant de limiter mon désir immédiat de possession totale, d'admettre des lignes de partage et de consentir à franchir des seuils pour les rencontrer.

*
**

main tendue, un regard donné, un amour reçu : la petite goutte d'eau qui déclenche le mouvement de notre cœur desséché, qui donne l'élan germinatif à notre âme stérile.

*
**

Metaxu. Dans la pesanteur et la grâce, Simone Weil, cette juive française à l'âme grecque, dit que « les choses créées ont pour essence d'être des intermédiaires ». Ce sont des metaxu, ce qui est dans l'intervalle, ce qui joue le rôle de pont. Tous ces biens terrestres qui nous sont donnés, il faut s'en servir seulement comme moyens, passer par eux, mais être déjà tendu vers ce lieu où l'on peut s'en passer.

*
**

Destin et destinée. L'ananké, la nécessité des grecs, n'était pas seulement la conscience du déterminisme de la nature, mais la manière pour l'homme de se comprendre au monde. C'était l'acceptation et comme la « reconnaissance » de ce qui se tient là en face et auquel je ne peux éviter de faire face qu'en cessant d'être homme. Le destin c'est le séjour assumé des humains dans leur condition terrestre. La destinée chrétienne c'est ce même séjour orienté par l'espérance d'une nouvelle demeure.

*
**

L'homme mesure des choses.

L'homme ne peut s'éprouver comme seule mesure des choses que s'il a lui-même le juste sens de sa mesure. La croissance indéfinie, anarchique et cancéreuse, de toutes choses poursuivies comme des biens, obtenues avec des maux supplémentaires, tient essentiellement à cette perte du véritable sens de l'homme. C'est toute la civilisation, dès lors, qui devient *insensée*. Et les sciences elles-mêmes qui ne savent ni se limiter, ni se contrôler réciproquement par obéissance à des requêtes humaines provoquent à leur tour une cancérisation de la rationalité et finissent par signer fièrement le constat de la mort de l'homme.

L'autre comme mesure de soi-même

Le vice intellectuel et moral qu'ont dénoncé avec le plus de véhémence les sages de la Grèce, c'est l'ubris, la *démésure*. Un homme juste est précisément celui qui sait mesurer les êtres, se laisser

Ici l'Amour est lumière

Dans la Haute Provence, comme en Grèce, l'Amour est lumineux : il est la générosité de l'être. Il est le contraire de cet amour ténébreux, désespéré et fou que l'on trouve dans les grandes étendues brumeuses de la culture germanique. Il est l'intelligence du cœur qui se fait tendresse et donc, seule manière d'accéder à cet émerveillement qui fait naître l'ami et l'amante.

*
**

Priorité de la qualité sur la quantité

Cela ne veut pas dire que la quantité est secondaire ou dérivée, mais qu'il faut toujours chercher à atteindre et à ne pas dépasser la quantité nécessaire et suffisante pour faire prévaloir en tout la qualité de l'existence.

La qualité de la vie, c'est avoir juste ce qu'il faut pour être plénitude de soi et transparence aux autres.

La qualité de l'amour, c'est faire prévaloir le don et l'offrande sur la possession et la jouissance.

La qualité du loisir intérieur est « cette paix essentielle des profondeurs de l'être » dont parle Valéry.

La qualité du temps est un degré d'ouverture intérieure qui fait naître l'évidence d'une éternité qui le soutient.

*
**

Et pour conclure, je ne saurais mieux faire que citer ce quatrain du Paradis de Dante :

*Cotal son io, che quasi tutta cessa
Mia visione, ed ancor mi distella
Nel cuor la dolce che nacque da essa
Cosi la neve al sol si disigilla.*

Et moi qui reste ici en cette France déjà bourguignonne, je médite les paroles de mon ami reparti vers son mas de lumière. La vision de son univers est presque évanouie qu'elle distille encore dans mon cœur une douceur qui naît d'elle comme neige qui fond au soleil. Une certaine conceptualisation intellectuelle s'échappe : il en reste une marque délicieuse qui illumine l'âme et réchauffe le cœur.